

« GOÛT ET DEGOÛT DE L'ÉCOLE »

Conférence-débat le 11 mars 2010. Maison de Solenn, Cochin

Dr Clémentine Rappaport, Aulnay sous Bois

Tout d'abord, je remercie encore Marie Rose Moro de m'avoir invitée à intervenir pour cette conférence-débat. J'exerce mon activité clinique comme pédopsychiatre d'adolescents en Seine Saint Denis où, je pense, elle garde des attaches fortes et une tendresse particulière pour la population.

Je vais donc essayer de vous faire partager une expérience de rencontres avec des adolescents de la Seine Saint Denis.

Le sujet de cette conférence étant vaste, il m'a semblé naturel de saisir l'angle de ma propre expérience clinique, en sachant que je ne pourrai embrasser ni l'ensemble des problématiques des jeunes ni la diversité de leurs rapports à l'école.

Je profite aussi de l'occasion pour dire mon plaisir de pouvoir parler de nos jeunes de Seine Saint Denis en ce lieu Parisien, par le biais de la « migration » de Marie Rose Moro.

Pour autant, il ne s'agit tout de même pas d'ethnopsychiatrie. Mais nous sommes tout de même confrontés à des difficultés particulières, et le regard que nous porterons ensemble sur leur « goût ou leur dégoût de l'école » permettra d'une part de mieux les connaître, et d'autre part je l'espère d'éclairer les difficultés de l'ensemble des adolescents.

Mon activité clinique est basée dans un hôpital général, l'hôpital Robert Ballanger qui est situé à Aulnay sous Bois, dans l'extrême nord du département de la Seine Saint Denis.

Nous avons développé depuis les années 80, une activité importante auprès des adolescents suicidants. Une soixantaine d'adolescents âgés de 12 à 17 ans sont hospitalisés chaque année dans le service de pédiatrie de cet hôpital à la suite d'une tentative de suicide. Nous avons mis en place un protocole systématique d'hospitalisation pendant une semaine en service de pédiatrie.

Ces tentatives de suicide surviennent dans la plupart des cas au décours immédiat d'un conflit aigu avec les parents. Mais, si les relations conflictuelles avec les parents sont souvent au premier plan, les gestes suicidaires sont particulièrement nombreux aux mois de mai et de juin, mois des orientations scolaires. Les tentatives de suicide à cette période de l'année apportent donc des questions sur la « chose » scolaire. Chez les 14-15 ans, c'est la fin de la 3^{ème}, et ils parlent souvent des déceptions quant aux orientations en lycées professionnels, surtout lorsque les places manquent dans les spécialités choisies. Dans d'autres tranches d'âge les décisions de redoublement, s'accompagnent parfois d'un sentiment d'échec insupportable.

Beaucoup de filles font également état de leurs difficultés relationnelles avec leurs pairs. Elles parlent très fréquemment de la difficulté qu'elles éprouvent à trouver leur place dans le groupe, surtout durant les années collège qui sont particulièrement cruelles pour le narcissisme des jeunes filles. Bien que moins systématique, c'est aussi parfois le cas des jeunes garçons.

Lorsque nous rencontrons les adolescents suicidants et au cours du travail thérapeutique que nous faisons avec eux, nous essayons d'être vigilants à la relation que ces jeunes entretiennent avec leur école, et aussi à leur relation au groupe d'adolescents.

Nous constatons à quel point ces relations à l'école sont complexes. Si réussite n'est pas synonyme de goût, ni échec synonyme de dégoût, ces termes ne sont pas sans liens. Et l'école propose bien d'autres expériences que l'apprentissage, elle est un lieu de rencontre et de confrontations, d'échanges ou de soumission, d'ouverture ou de blessures.

Il est certain que les relations à l'école comme au groupe de pairs ont des spécificités et des difficultés particulières en Seine Saint Denis et nous essaierons de les évoquer ensemble.

Cependant, tous les jeunes sont fragilisés durant les années collège du fait des multiples remaniements psychiques et physiques à l'œuvre à cette période de la vie. Puberté, entrée dans l'adolescence, nouveaux enjeux du processus de séparation-individuation, bouleversement des relations familiales, découverte du groupe, recherche de repères identificatoires en dehors de la famille, tout cela coïncident avec l'entrée au collège.

Et, comme de tout temps les adolescents sont là pour nous alerter sur notre organisation sociale et ses dysfonctionnements, je trouve intéressant d'entendre les signaux donnés par ces adolescents. Par ceux qui font une tentative de suicide et qui nous parlent de leur goût ou de leur dégoût de l'école, mais aussi du goût ou du dégoût de l'école à leur égard.

A l'hôpital Robert Ballanger, nous avons aussi créé une unité d'hospitalisation pédopsychiatrique de 9 lits pour des adolescents qui souffrent de pathologies plus sévères, ou qui ont besoin de séjours d'hospitalisation plus longs que ce que nous pouvons offrir en pédiatrie. Ces adolescents ont entre 12 et 17 ans et sont hospitalisés pour des dépressions graves, pour des états délirants, pour des troubles du comportement, pour des troubles du comportement alimentaire, pour des schizophrénies débutantes, mais aussi pour des phobies scolaires et des déscolarisations.

Quelle que soit la nature de la difficulté, la quasi-totalité de ces adolescents est déscolarisée, et ce le plus souvent depuis plusieurs semaines voire plusieurs mois avant

leur hospitalisation. C'est dire que, dès que ça ne va pas, l'adolescent ne se rend plus à l'école. Mais aussi que dès qu'un adolescent ne va plus à l'école, ça ne peut qu'aller mal.

Une part importante de nos soins sera orientée sur le retour vers l'école, en essayant, pour chaque ado, de saisir le fil qui le ramènera vers elle. Et c'est souvent compliqué.

Alors que chez les adultes, il est possible d'avoir une période de crise, de ralentir ou de suspendre son activité professionnelle puis de reprendre le cours de sa vie, cela est extrêmement difficile pour un jeune ayant interrompu sa scolarité.

La pression scolaire est très forte et la norme est la règle chez les adolescents. Quelle que soit la difficulté même passagère, il est très difficile de raccrocher. Deux mois d'absence, et l'année de retard est venue. Par ailleurs, l'absence remarquée de l'ado le désigne, le décalage en âge est très sensible à cet âge, et ça renforce leurs craintes de non-intégration au groupe.

Goût et dégoût de l'école : une métaphore alimentaire.

Lorsque je pose la question à un adolescent « est-ce que tu aimes l'école », il n'est pas rare qu'il me regarde avec des yeux ronds. La question lui paraît saugrenue. « normal », « ça peut aller », « bof ». Comment aimer une chose obligatoire, dont on n'est d'ailleurs pas en droit de ne pas manger. Mais aussi, a-t-on le droit d'aimer une chose obligatoire ?

Cette question posée, en apparence très anodine relève en réalité du plus intime. Elle engage l'adolescent dans son rapport au monde, aux autres, adolescents comme adultes, et engage aussi son histoire infantile ainsi que le rapport au monde de ses parents.

Prise en bloc, formulée dans une question aussi générale que « est ce que tu aimes l'école », la réponse juste est pour ainsi dire impossible car elle est complexe et ambivalente.

Il m'est venu un jour alors que je déjeunais au self de mon hôpital une métaphore alimentaire que je vous livre ici. Finissant mon déjeuner (j'avais terminé toute mon assiette), mes yeux tombent sur l'assiette de mon voisin de table, un éducateur plutôt sévère de mon service. Dans son assiette : une immense portion de jardinière de légumes, laissée intacte sauf une minuscule portion qui creusait un petit trou dans cette montagne, et la fourchette laissée plantée droite dans la platée. Je vous décris cette jardinière de légumes : carottes, haricots, brocolis, choses blanchâtres restées mystérieuses pour moi, et un jus plutôt sirupeux accumulé dans le trou laissé par la petite portion mangée.

J'étais en train de penser à cette conférence d'aujourd'hui, et cette situation incongrue a provoqué chez moi un sentiment de surprise et un effet humoristique. Dans un mi-jeu mi-vrai, je suis prise d'un accès surmoïque. J'essaie l'injonction : « Mange ! », « c'est bon pour toi, il faut manger ». Il me regarde avec des yeux ronds. Puis les reproches :

« Pourquoi tu n'as rien mangé ? ». Il ne sait pas répondre. « Je n'aime pas ça » « c'est dégueulasse » me dit-il. Pourquoi en as-tu pris alors ? J'insiste. « Mange au moins les carottes ». « Non, même les carottes sont mauvaises, elles ont pris le goût du brocolis ».

Je renonce au bout d'un moment. Pas moyen de négocier sur le moindre accès à cette jardinière de légumes. Il faut bien reconnaître que je n'ai pas été jusqu'à en manger avec lui.

Il s'agissait là d'un éducateur, mais cela m'a fait m'interroger sur la difficulté à faire manger une jardinière de légumes à un enfant, et à toutes les stratégies utilisées par les parents pour parvenir à cette fin. C'est en réalité une chose très compliquée : comment faire ? Cette jardinière c'est comme l'école. C'est un véritable pari que de savoir si l'enfant va la prendre un peu-à la folie ou pas du tout, va en prendre avec goût ou avec dégoût, en prendre tout ou partie, va arriver au bout ou s'arrêter en chemin. Tout parent a cette angoisse, et chaque parent va développer une stratégie, sachant que de toute façon il faudra y aller :

- En ne remplissant pas trop son assiette ?
- En lui proposant de ne goûter que les légumes qui le tentent ?
- En noyant le goût dans du ketchup ?
- En le prenant par les sentiments : « une cuillère pour papa, une cuillère pour maman » ?
- En menaçant : « de toute façon, tu la mangeras, tu resteras devant ton assiette jusqu'à ce que tu aies fini »
- En raisonnant « tous les enfants doivent manger de la jardinière de légumes pour grandir, c'est bon pour toi ».
- « moi, j'ai mangé beaucoup de jardinière de légumes quand j'étais petite, et regarde maintenant je suis comme il faut »
- En le culpabilisant « moi, je n'avais pas de jardinière de légumes quand j'étais petite, j'aurais rêvé d'en avoir. Toi tu as la chance d'avoir de la jardinière de légumes alors, mange »
- En l'encourageant « tu es un bon garçon, tu manges très bien ta jardinière de légumes »
- En le narcissisant : « tu es beau quand tu manges ta jardinière de légumes »
- En en mangeant avec l'enfant ?

Comment enrober d'un discours, un plat comme l'école que de toute façon, tout le monde le sait, il va falloir manger. Et bien chaque parent d'abord, puis chaque enseignant utilisera selon son histoire, selon les moments et selon le positionnement de chaque enfant, tel ou tel registre. Cela déterminera en grande partie le goût ou le dégoût de l'école qu'aura l'enfant.

Dans la jardinière cohabitent :

- les cours, avec chacune des matières pour lesquelles l'on aura plus ou moins de goût, chacune imprégnant l'autre (« j'aime pas le lundi, j'ai maths », « j'aime les maths mais pas l'histoire-géo »...)
- les professeurs (« je déteste Madame trucmuche, elle est méchante » ou « elle explique mal », ou « j'adore Madame Bidule, elle tient bien sa classe et elle est marrante ». Parfois c'est l'amour d'un seul prof qui fait venir un ado au collège)
- l'organisation (« je déteste les lundis, j'ai cours de 8 heures à 18 heures », « j'adore le vendredi, je finis à 3 heures et j'ai musique »)
- Les autres adolescents (« je vais au collège pour voir mes copines » ou au contraire « je dois affronter chaque jour la relation aux autres qui me rabaisent, je ne peux plus le supporter »)

L'école une affaire de famille.

Quels rapports les parents entretiennent-ils avec l'école ? Quelle est l'histoire des parents avec l'école ? Comme pour la jardinière de légumes, les parents et les enfants entrent dans une dialectique complexe où se mêlent angoisse de séparation, angoisse de l'étranger, rapport à la loi, rapport au savoir, autorité, désirs et affects.

L'école comme lieu séparateur.

Quand l'enfant est petit, il doit s'assurer qu'il peut se sentir heureux loin de sa mère. Il y a une contradiction pour l'enfant qui se veut le centre de la vie de sa mère, et qui peut se croire méchant de la laisser. L'enfant peut-il vivre des moments agréables en l'absence de ses parents sans risquer de les blesser ?

La mère ne se sent pas forcément en confiance de confier son enfant, est ambivalente de le voir déjà grandir. Les autres enfants sont vécus selon les parents comme de potentiels agresseurs ou comme des relations agréables. Comment investir un lieu dont les parents parlent avec un discours teinté d'angoisse, souvent à leur insu ?

Ces premières relations avec l'école, la nature des liens que l'enfant petit aura pu ou non tisser avec les enseignants et les autres enfants vont trouver une résonance particulière à l'adolescence selon que l'enfant sera « sécure » ou non. Il va rencontrer de nombreux professeurs sur qui vont se diffracter des relations transférentielles, et expérimenter des relations autonomes avec un groupe de pairs.

L'école comme scène publique

D'emblée, des enjeux narcissiques forts sont à l'œuvre « que va-t-on penser de mon enfant ? Sera-t-il à la hauteur des autres ». Que va-t-on penser de moi, par ce que mon enfant va montrer à l'école de moi, de l'éducation que je lui ai donnée?

Cela est particulièrement prégnant pour les parents migrants. Eux-mêmes sont souvent très en difficulté pour prendre leur place dans la scolarisation de leur enfant. Parfois non francophones, parfois illettrés, n'osant pas rencontrer les enseignants, parfois honteux de montrer le milieu de leur enfant, celui-ci peut se trouver dans un conflit de loyauté entre sa famille et l'école. Dans des familles migrantes, l'enfant est amené à faire un grand écart entre deux milieux culturels très éloignés, sans se sentir autorisé à faire communiquer le milieu familial et le milieu scolaire.

Le problème de l'illettrisme des parents ne concerne pas que les migrants puisque 10 % de la population (non migrante) en souffre, souvent accompagné d'un sentiment de honte notamment à l'égard de leurs propres enfants. Cela est accompagné d'un évitement de la communication entre enfant et parents sur tout ce qui concerne la scolarité.

Les collèges de Seine Saint Denis rapportent combien il est rare de rencontrer les parents d'élèves. Alors que dans « les beaux quartiers » les parents sont hyper présents, parfois sur mode de rivalité avec les professeurs, dans ce département, les parents ont beaucoup de mal à pénétrer dans le collège, et ne viennent que très rarement aux réunions parents-profs. Cela renforce l'écart que l'adolescent a à faire entre les deux cultures.

L'école et l'enjeu du savoir

Dans beaucoup de familles la place du savoir n'est pas actuellement une place valorisée. C'est bien plutôt celle de l'agir et de l'argent qui est valorisée. Dès lors, les enseignants comme détenteurs du savoir, ne sont souvent pas reconnus par les parents, soit que les parents ne tiennent pas le savoir comme une valeur essentielle, soit qu'ils ne tiennent pas les enseignants dans une place socialement reconnue. Les enseignants avec leur salaire modeste, ne sont pas socialement du côté des « puissants », et pour beaucoup de parents, cela ferme l'accès à toute place d'autorité pour l'enseignant auprès de l'enfant.

Si le savoir n'est pas valorisé, et que l'enseignant est disqualifié quant à son rang social et son autorité, comment l'enfant va-t-il pouvoir donner sens et valeur à sa propre présence à l'école ?

Comment avoir du goût à manger de cet aliment dont les parents se détournent, et cuisiné par un cuisinier dont il est dit qu'on n'a aucune considération pour lui?

De la fenêtre des enseignants :

Du point de vue des enseignants, les difficultés sont aussi importantes : les classes ressemblent tout autant à une jardinière de légumes, ce qu'ils ne manquent pas de faire remarquer.

Les enseignants parlent souvent des classes comme de groupes hétérogènes, ingérables (indigérables).

Par exemple, dans une classe de 5^{ème}, une petite est travailleuse, mais elle ne cesse de poser des questions curieuses et épuisantes qui mettent parfois en échec le savoir du professeur, six enfants ne s'intéressent à rien, deux ou trois ne savent pas lire du tout, deux sont dyslexiques, deux ont deux ans de plus que les autres, sont insolents et donnent le mauvais exemple. En plus il leur est demandé d'intégrer une enfant handicapée, qui partage son temps entre la classe d'UPI et cette 5^{ème}. Les autres adolescents ne l'acceptent pas car elle n'est pas là tout le temps, et les professeurs doivent passer un temps infini à faire du lien pour l'intégrer. Pas le temps de faire de l'enseignement.

Comment faire pour que les enseignants mangent avec goût de cette jardinière de légumes qu'est la classe ?

La classe semble avoir bien du mal à fonctionner en un groupe homogène, auquel le professeur pourrait adresser un discours enseignant. La classe s'est accentuée en tant que somme d'individus, et chaque individu semble attendre un discours qui lui soit adressé en propre. La hiérarchie entre les élèves selon leurs connaissances ou leurs résultats n'opère pas, n'est pas reconnu comme une valeur commune entre les adolescents.

Lors de mes consultations, beaucoup d'adolescents expriment le sentiment de n'être pas aimés de l'école. L'école aurait-elle aussi un goût et un dégoût pour certains élèves ?

En Seine Saint Denis, cela est particulièrement sensible. Rappelons-nous les émeutes de novembre 2005. Les cibles des adolescents avaient été pour beaucoup des écoles. L'expression d'une déception, d'un sentiment de « désamour » ? Est-ce que ces jeunes dégoûtent l'école ?

Je crois qu'on peut dire que oui, car dans ce département, ce sont les enseignants qui débutent qui sont dans les collèges, par obligation. Le turn-over des enseignants est très important, et ils partent dès qu'ils le peuvent, soit tous les ans ou tous les deux ans. Ainsi, ce sont les élèves qui restent le plus longtemps dans leur collège durant leurs 4 années, les professeurs passent. Pas le temps d'installer de la relation, dans le groupe des élèves comme dans le groupe des enseignants. Cette instabilité crée de l'insécurité, une blessure narcissique pour tout le monde, et au total un dégoût profond.

Le goût et le dégoût de l'école par le goût et le dégoût du groupe.

L'école c'est aussi la rencontre avec les autres.

Selon les armes identitaires, et surtout narcissiques de chaque adolescent, cette rencontre va être fondamentale, et influencer très fortement sur les apprentissages.

Le groupe se cherche ailleurs, autrement que dans le groupe classe, qui est pourtant la référence des enseignants. La cohérence du groupe se trouve au travers de codes adolescents. La hiérarchie, intraitable et cruelle s'opère par des valeurs véhiculées en partie par le politique. Les filles sont classées en populaires, normales, boloss- intellos. Il est très difficile de passer d'une catégorie à l'autre, on ne se parle pas entre deux castes différentes, au risque de perdre sa dignité. Cela s'accompagne de souffrances très importantes pour une très grande partie des jeunes filles.

De plus, la place d'intello (celle qui peut donner accès au savoir) est particulièrement difficile à supporter au sein du groupe. Il est interdit de s'intéresser aux cours et d'être intégré dans un groupe de filles populaires.

Chez les garçons, de plus en plus de garçons sont dans une situation de très grande pauvreté relationnelle au collège. Les no-life ou les Geeks, jouent à des jeux vidéos et en réseau et y consacrent le plus clair de leur temps. Ils ne sortent jamais, très peu d'entre eux gardent des activités extra-scolaires sportives ou artistiques. Les parents, bien que souvent inquiets de ce qu'ils ressentent à juste titre comme un repli sur soi, sont néanmoins rassurés de savoir leur fils à la maison.

Ces codes et ces pratiques, consommatrices de temps, en concurrence directe avec toute activité scolaire, participent du non-investissement scolaire et du renforcement des inégalités entre les jeunes.

Heureusement, il semble que l'entrée au lycée s'accompagne d'un profond remaniement des relations qui sont plus mixtes et moins tyranniques.

Le goût de l'école

Après tous ces propos amers par quel miracle certains enfants et adolescents peuvent-ils avoir du goût pour l'école ? Souhaitons-nous toujours pour eux qu'ils aient du goût pour l'école, ou serions-nous prêts à radicalement changer notre organisation sociale pour aller vers des apprentissages hors les murs de l'école ? Par exemple sur internet, par le biais d'autres médias ? Que sommes-nous prêts à soutenir de notre école pour nos enfants ? Au point de soutenir notre propre désir, et de tenter de leur en donner le goût. Est-il d'ailleurs nécessaire d'avoir du goût pour l'école pour réussir ? Que désirons-nous pour nos enfants ? Goût ou réussite ?

A la contrainte et à l'autorité excessives exercées sur les enfants et les adolescents, ont succédé les excès des années post soixante-huit où l'on a pensé élever les enfants sans contrainte. Ne sommes nous pas à nouveau en train de revenir vers un discours autoritariste alors même que les enfants sont baignés dans une société qui prône le plaisir immédiat et l'agir, plus que l'effort, le savoir et la culture. L'école représente pour nombre d'entre eux le seul lieu où l'effort, la contrainte la discipline sont de mise, dans une certaine déliaison et une perte de cohérence.

L'école représente-t-elle toujours pour la plupart des familles le gage de la réussite sociale quand la plupart des élèves d'une génération est parvenue jusqu'aux études supérieures sans pour autant trouver une reconnaissance sociale ?

Dès lors les liens étroits jusqu'alors entretenus entre effort scolaire, réussite scolaire, reconnaissance sociale se sont distendus et les adolescents sont en quête de sens par rapport à leur école, questionnant à travers elle les adultes en général.

Seul finalement le goût de l'école subsiste en tant que tel, non pas en terme de réussite, mais en tant que goût en soit. Ne se soutient que le désir de savoir, le goût du savoir comme fin en soit.

D'où provient ce désir ?

- L'appétit de savoir peut être partagé, goûté entre les parents et les enfants. Il n'est pas nécessaire que les parents soient eux-mêmes porteurs de ce savoir.
- Le savoir, investi libidinalement par eux peut être transféré sur un autre adulte reconnu, par exemple l'enseignant. En situation de rencontre, l'enfant peut y avoir accès.
- Le savoir doit se charger de libido, d'une charge pulsionnelle porteuse de mouvement conduisant au-delà du principe de plaisir. L'effort, la contrainte et l'autorité porteuse du projet d'apprentissage s'incarne alors par transfert sur l'enseignant.
- Ces mouvements psychiques complexes sont à l'œuvre dans le processus de sublimation. Ces mouvements sont donc inclus dans une constellation personnelle, mais surtout familiale et politique.
- La crise profonde dans la représentation des valeurs portées par nos politiques actuellement, nous est bien souvent renvoyée sous forme de question violente par nos adolescents de Seine Saint Denis ou d'ailleurs. Suicides, agressions entre adolescents ou contre des professeurs nous interrogent profondément sur nos valeurs. Plus que goût ou dégoût de l'école, ils nous interrogent sur la place de l'école, de l'enseignant, du savoir.
- Plutôt que de les installer devant une assiette trop pleine d'une nourriture sans nom, attachons-nous à nommer, symboliser et à donner du sens là où l'école

semble s'en être vidée, interrogeons-nous sur le goût ou le dégoût que nous avons pour nos enfants.

Pour finir, je propose que « Si tu n'es pas sage tu seras privé d'école ! »